

GRUNGE

# Pere Ubu, la machine rock à décerveler

Du côté des en-dehors caractériels, entre Mark Smith et Black Francis, David Thomas le Pere Ubu de Cleveland, chanteur tenace de la «Suicide Solution», revient chez nous et invoque Orson Welles.

Londres, correspondance

**L**e voyage à travers les États-Unis d'Amérique est visionnaire, la boîte à rythmes légère et la voix torturée, solitaire ou plutôt unique: c'est *Postcard*, sur *Story Of My Life*, le nouvel album de Pere Ubu, le groupe avant-garde de Cleveland (Ohio) qui, s'il a perdu Allen Ravenstine (clavier, parti se consacrer à une carrière d'écrivain et de pilote professionnel), un de ses batteurs (Chris Cutler) et Eric Drew Feldman, ex-musicien de Captain Beefheart ayant joué dans Snakefinger et coproducteur du Frank Black, a récupéré Al Clay (guitare et claviers).

Depuis *Cloudland* et *Worlds In Collision*, les albums précédents, le chemin suivi, s'il est plus mélodique, reste jonché de bizarreries. Sur *Story Of My Life*, c'est *Fedora Satellite II*, une chanson d'amour tortueuse, ou *Wasted*, avec son accordéon déstabilisé par l'ambiance trash.

Même quand Pere Ubu, à l'instar d'un Bob Mould, décide de faire de la pop presque conventionnelle, comme dans le très Pixies avant l'heure *Kathleen*, David Thomas et ses acolytes (Jim Jones, guitare, Tony Maimone, basse, Scott Krauss, batterie) savent lui donner une tournure inimitable en saupoudrant la chose de stress. La voix au timbre de scie, qui en a déboussolé plus d'un (Gil Norton, producteur de *Worlds In Collision*, pour tant blindé), égale en intensité hystérique à elle-même, l'humour sardonique, la formule disloquée et impeccablement novatrice toujours efficiente, on peut dire que Pere Ubu n'aura jamais cédé sur rien, survivant dix-huit ans au manque atroce de reconnaissance.

David Thomas, maître en sa cuisine enfumée par les hamburgers massifs qui grésillent dans la poêle, épice les uns, les beefsteaks, d'un mélange tueur de papilles de son cru, saupoudre l'autre, l'invite, de ses propos délicats. **LIBERATION.** Vos deux derniers albums sont, osons le mot, plus accessibles...

**DAVID THOMAS.** Quel mot atroce! «Accessible?» Comme «les nineties»... Nous avons couru sciemment le risque de perdre la substance de Pere Ubu mais nous ne pouvions pas faire autrement. Nous saurons dans deux ou trois ans, avec le recul nécessaire, si c'est réussi.

**LIBERATION.** Mais vous vous êtes quand même amusé?

## La si jolie vie de Sylvie Joly

Humour féroce, irrésistible.

L'Événement du Jeudi

Sylvie au mieux de sa forme.

Le Quotidien

Une vraie leçon de savoir rire.

Le Parisien

Sylvie Joly, courez la voir!

FigaroScope

Dernière le 3 juillet

LUCERNAIRE : 45 44 57 34



David Thomas (Pere Ubu): «Surtout ne pas réfléchir...»

D.T. Non. Ça n'est jamais amusant. C'est la conception qui l'est. Orson Welles était amoureux de la fabrication des films, pas du résultat. En fait, enregistrer, tout comme tourner, c'est fun rétrospectivement.

**LIBERATION.** Pere Ubu est-il un groupe pro?

D.T. Gece! Quelle question! Par définition! Mais nous ne travaillons pas professionnellement, ce qui est «mal». Surtout ne pas réfléchir à ce

qu'on va faire. Plus je fréquente de musiciens, plus je réalise combien Pere Ubu est passif et combien cette attitude joue avec la chance. Si vous voulez nous produire, la maison de disques refuserait. Et nous: elle osé française. Pere Ubu est un nom français, pourquoi pas?

**LIBERATION.** Vous faites confiance au hasard?

D.T. Non. J'ignore à quoi nous nous fions. Ce que nous sommes a été déterminé il y a longtemps, quand nous faisons partie d'une sorte de mouvement pionnier. De 65 à 67, la musique rock est passée de l'adolescence à l'âge adulte, avec Soft Machine, MC5, le Velvet, un nouvel espace s'ouvrait. Nous faisons partie de la génération suivante, celle qui a bâti là-dessus.

**LIBERATION.** Ce sentiment d'appartenance à une génération est très fort?

D.T. Oui mais celle-ci est spécifique et limitée, parce qu'elle est arrivée quand le rock s'institutionnalisait, que Carter disait qu'il aimait Bob Dylan. On croyait qu'on allait perpétuer la révolte qui était en train de mourir dans le rock. Le sentiment du ridicule ne nous effleurerait même pas.

**LIBERATION.** Les lieux d'enregistrement ont-ils leur importance?

D.T. Non. J'estime juste nécessaire

de maintenir un lien avec Cleveland. Mais nous n'y retournerons peut-être pas car la ville n'existe plus. De 75 à 77, nous avons veillé la mort lente d'une ville qui était encore, pour quelque temps, un monument oublié. Le sentiment de l'ancien y était palpable.

**LIBERATION.** Quel genre d'enfant étiez-vous?

D.T. Normal. Casanier. Inintéressant. La dernière personne qu'on imaginerait faire ce métier.

**LIBERATION.** Qu'est-ce que Pere Ubu vous apporte?

D.T. Un envoiement. Je suis amoureux de la création, j'adore être sur scène — rien que pour les rares fois où l'on sent qu'on touche vraiment. Il m'arrive de penser que nous devrions être aussi cotés que George Michael ou les Rolling Stones. Je n'aime pas trop citer Orson Welles mais je me sens proche de lui: lui aussi cherchait sans arrêt du fric pour concrétiser ses idées. Je ressens la même chose que lui, à part que je n'ai pas encore fait mon *Citizen Kane*. Ici et là, oui, on a réussi à être poignants. Mais les hamburgers sont à point.

Recueilli par BARBARIAN

Concert, ce soir, au Passage du Nord-Ouest.

LP, *Story Of My Life*, Phonogram.

CAJUN

## La Ville de Willy deVille

C'est la grande mode: après Morrissey et le Velvet Underground, le Chicano new-yorkais de la Nouvelle-Orléans enregistre son «best of» en public à l'Olympia. L'occasion d'un bilan.

**B**outons dorés et rose rouge à la boutonnière, crinière de jais et dents de Fontenelle, tel est Monsignore Willy, toujours échappé d'un mardi gras, avec son combo vaudou, croquant à la lune des romances improbables aux accents de spanish-soul ensoleillé et de blues cajun sous la neige. Un amour de matamore spic'n'blues. Curieusement associé dès ses débuts en 76 à la dernière vague new-yorkaise (Television, Ramones, Blondie et Talking Heads) qu'il croise, il est vrai, souvent au hasard des nuits survoltées du CBGB et du Max Kansas où il se produit. Willy «Mink» DeVille, c'est en fait, comme Dire Straits alors, déjà la relève «Tradition», qui succédera à la chienlit punk. De l'écorchant *Cabretta* (son chef-d'œuvre) au *Chat Bleu* (son 33 t. pompeux à la française produit par J.-C. Petit sous l'égide de Piaf et Dumont, qui enterme bientôt le plan de carrière américain), en passant par *Return To Magenta* (produit par Jack Nitzsche), Willy s'affirme comme le seul héritier plausible des fastes spectatoriens abolis, sur fond de suicide binaire: Sid Vicious, Ian Curtis — et, à terme, Johnny Thunders. La France a vite flairé, donc adopté, le loser, son flamboyant *Savoir-Faire* et ses *Coups de Grâce* semblent taillés sur mesure, en attendant la moustache ronronnante de Paolo Conte, pour les velours passés à l'Olympia.

D'ailleurs, longtemps après, Willy le caractériel gâchera, avec la gougnafurie qui le caractérise à l'occasion, une tentative de relance FM sous la houlette du bon samaritain de Dylan, Mark Knopfler: *Miracle*. Après une petite décennie d'errance, ce sera le repli sur le Bayou, c'est-à-dire, selon une théorie chère au monsieur, le creuset américain du rock'n'roll, musique d'origine française. Le passage chez Fnac Music et le premier hit de sa carrière sous ce label, *Hey Joe* tex-mex, confirmeront l'option et la reprise. Il y a deux semaines, on en était au duo avec la nationale Vanessa. Vive la France.

**WILLY DEVILLE.** Quand j'ai débarqué à Paris, fin 77-78, il y avait un sentiment d'excitation inouï dans l'air, les gens étaient comme des gosses à qui on aurait donné un nouveau jouet, la new wave... Jürgen Ostrogoff a donné une fête, tout le monde portait des coiffures insensées, un parfum d'existentialisme. Françoise Hardy y était. Jürgen, après, est monté à son bureau, arrêt cardiaque. Mort de gentleman.

Tout a changé après cela. A l'Olympia je ne reconnaissais plus personne dans la salle. Tout le monde semblait rajeuni, en fait c'est moi qui vieillissais. La new wave a vieilli, n'en ayant jamais fait partie, je suis toujours là. *Cadillac Walk* était aussi John Lee Hooker que possible.

**LIBERATION.** On a le sentiment que votre nouvel album va passer en revue tous vos styles; pas de nouvelles références?

W.D.V. Au contraire. En fait, je raisonne en termes de cuisine ou de peinture: chaud et froid, épices. J'ai tourné la vidéo de *Hey Joe* au Mexique, à Baja, un bidonville en dessous de Tijuana, parce que les couleurs font Toulouse Lautrec. Baraques, fenêtres et portes en plastique, familles entassées, les miches de 6 ans qui en font 80 et ces mecs tatoués à mort, lunettes noires et bandanas, s'appêtant à faire un show automobile. Des vrais bagnards. A se chier dans le froc. Eh bien, ils faisaient ça pourquoi? Pour pouvoir payer des joujoux aux gosses à Noël...

Et les mariachis m'ont dit: «Mais tu ne peux pas utiliser de timbales, guiro ou cowbell, ce sont des percussions de musique cubaine!» Je leur ai expliqué que, justement, je veux tout mélanger. Pour voir ce qui se produit... J'ai toujours un peu fait ça: partir d'un plan rythmique Memphis à la Al Green, rajouter un coup d'harmonica delta-blues, le tout électroifié, finissant par sonner Detroit...

**LIBERATION.** ... à Paris, capitale world...

W.D.V. Les Anglais ont eu bien plus de colonies que les Français, mais ont surtout oublié: les Français ont plus

laissé que pris. En Jamaïque, ils détestent l'Angleterre, alors qu'en Haïti, ils adorent les Français. Ces Anglais sont nuls, balai dans le cul. Et ça pense avoir inventé le rock & roll? Laissez-moi rigoler. Qu'est-ce qu'ils ont foutu, à côté de Ravel, Debussy?

Dr John, mon voisin, me parle de la musique d'esclaves et de Chopin. Il parle des esclaves de Congo Square, de leur façon d'altérer la quinte, typiquement blues, qu'on ne voit jamais dans la musique classique... sauf au Moyen Age, avec la flûte.

Au musée des Tortures d'Amsterdam, ils ont une flûte à vis qui servait à punir les musiciens qui avaient fait un canard: «tone-diablo!» Les aristocrates vissaient les doigts écartelés dans la position d'accord joué faux, pour que la main se rappelle (ricanement); ils avaient aussi un luth à charnières assez effrayant; et un cor...

**LIBERATION.** Il faudrait peut-être faire ça aux producteurs de techno-house: leur implanter des microprocesseurs dans le cerveau...

W.D.V. Ou ailleurs, ah-ah-ah-ah! Oui, trop facile de faire de l'émotion gonflée au compresseur: les mariachis ne jouent peut-être pas juste mais, en studio, je préférerais toujours l'imperfection, si on y entend la vie.

Recueilli par ERIC DAHA

En concert ce soir à l'Olympia.